



ISSN 0132-3103

N° 5

Revue Trimestrielle

janvier - mars 1979

Prix: 5f.

ARCHITECTURE

CAMOUFLAGE

ET PROFIT
p6-7

SKI EN CRISE:
le coq et le fric
p3-4

GILDASKI

main basse
sur le
ski de fond
p8-9

LA BLANCHE ANATOMIE D'UN TRAFIC

frimes

CHIFFONS

BOULES DE **NEIGE**

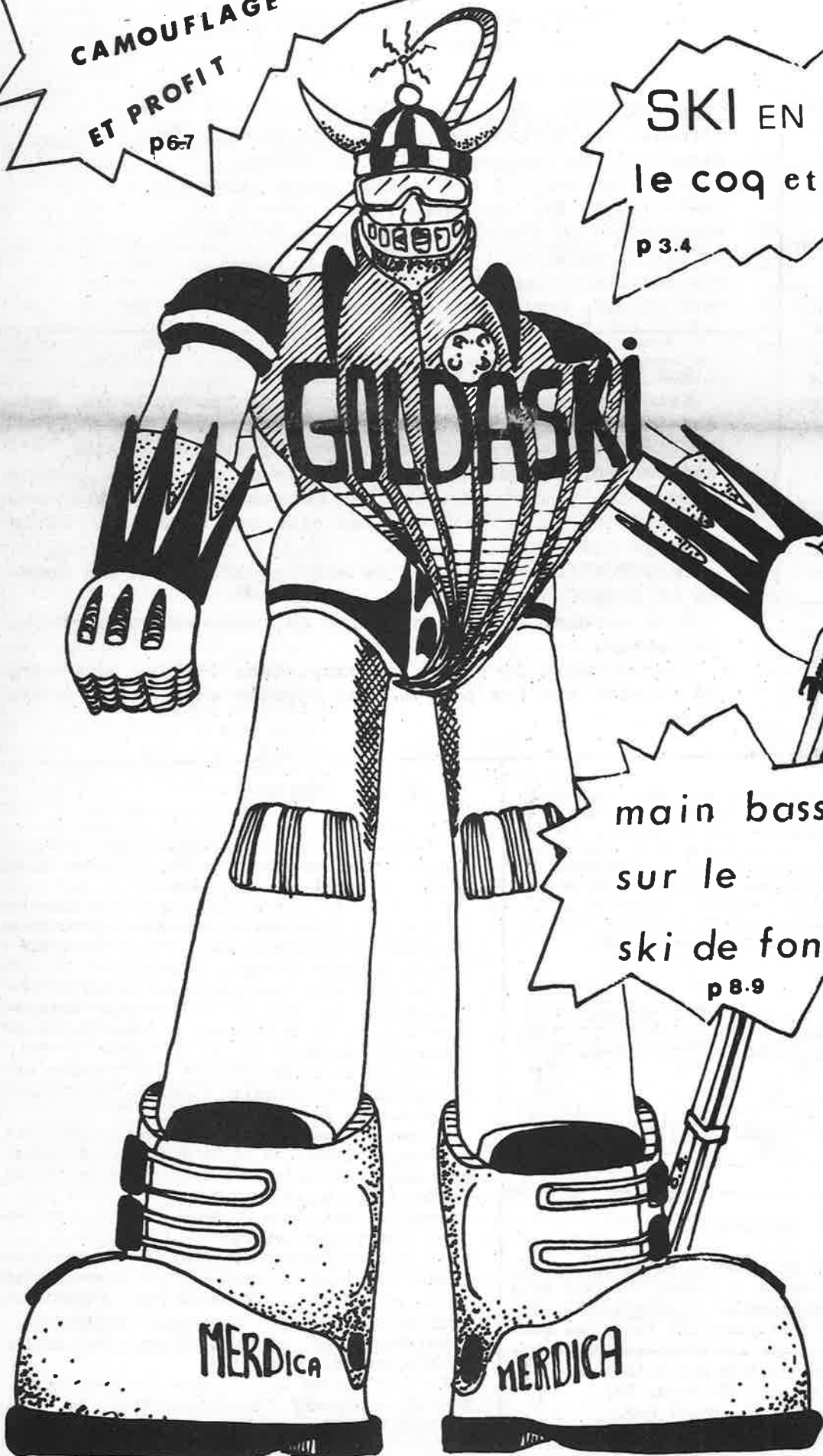
SHOUT/SCHUSS hibernations

QUELQUES DETAILS

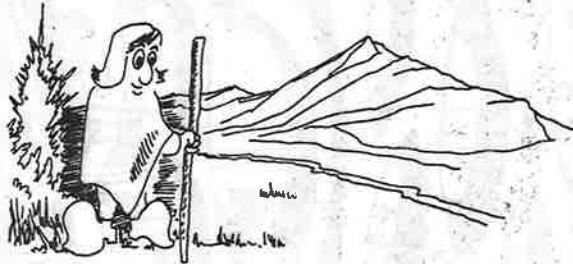
DE LA TOXICOMANIE

connue sous le NOM DE

SPORTS D'HIVER



éditorial



sommaire

Neiges éternelles, neige empoisonnée,
 "Les cristaux de glace captent les gouttelettes voisines,
 grossissent et lorsque leur poids ne leur permet plus de
 compenser les mouvements ascendants de l'air dans le
 nuage, ils tombent vers le sol."
 On dit (c'est plus court) qu'il neige.
 Mais où sont les neiges d'antan ?
 Un concours de circonstances météorologiques, c'est
 là-dessus que reposent les sports d'hiver !
 Business is busineige
 N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie !
 Stade de neige, pelle à neige, chasse neige, front de
 neige, paquebot des neiges...
 Fonte des neiges
 La nivologie est une idéologie

- page 1 : En exclusivité, GOLDASKI, le dernier gad-
 jet des aménageurs, le super-héros qui dé-
 senclave et sauve les stations de la fail-
 lite...
- 2 : Générique, communiqués, renseignements.
- 3-4 : SKIZOCRISE ou la crise du ski français.
- 4-5 : Super-station et station familiale,
 Sociologie expresse de quelques acteurs
 de la société de loisirs.
- 6-7 : Les Architectures du profit.
- 8-9 : MAIN BASSE sur le SKI DE FOND: une table
 ronde.
- 10 : Avalanche cinématographique; la neige des
 autres dans le Massif Central; carnet mon-
 dain et financier.
- 11-12 : ENTRE-DEUX, un rurbain...
 Lectures.

POUR COMPLETER VOTRE COLLECTION!

- N°3 : Juillet-Septembre 1978
 Spécial "ARMÉE TOURISME": histoire, casernes, B.D.,
 entretien avec W. Rabinovitch sur l'histoire, le
 tourisme et la quête de racine, la Bretagne, la mon-
 tagne encore, l'armée: mort d'un soldat...
- N°4 : OCTOBRE-DECEMBRE 1978
 Entretien avec un notaire: "entre ville et campa-
 gne", les mercenaires de la Culture ou l'animation
 d'une ville, Pérou: la face cachée, la chasse et le
 frisson du baroud, pâturages et ruminations variées,
 témoignage: médecine fric et cortisone...

PROCHAINEMENT:

- N°6 : PRINTEMPS 1979
 Spécial "RACINES" : racines religieuses, philoso-
 phiques, terriennes, matérielles, les "sans-racines",
 autonomies, régionalismes, nomadismes...

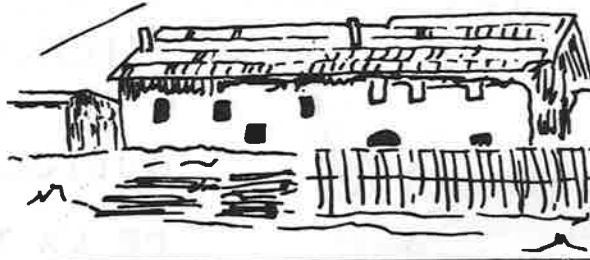
CREATION D'UNE ASSOCIATION POUR LA PROMOTION DE LA LIGNE S.N.C.F. GRENOBLE-VEYNES

Un peu partout en France, les usagers des trans-
 ports s'inquiètent de la dégradation des services
 publics, ferroviaires ou routiers. Ainsi depuis le
 1er Octobre 1978, les autorails ont dû être ralenti-
 tis sur la ligne Grenoble-Veynes faute d'un entre-
 tien suffisant de la voie, et des correspondances
 ont été supprimées en gares de Grenoble et de Vey-
 nes. D'autre part, le transfert sur route d'un ser-
 vice Gap-Grenoble est envisagé dans le cadre du
 schéma régional de transport collectif. Le trafic
 marchandise a disparu, le matériel voyageurs est
 vétuste: la ligne est mal exploitée et son avenir
 est compromis.

Afin de s'opposer à une évolution contraire à
 leurs intérêts, dangereuse pour l'environnement et
 opposée à un aménagement équilibré du territoire,
 les usagers viennent de créer une "association
 pour la promotion de la ligne SNCF Grenoble-Veynes"
 Cette association est animée par des riverains de
 la ligne, elle a son siège social à la Mairie d'As-
 pres-sur-Buëch, elle est membre de la Fédération
 Nationale des Associations d'Usagers des Trans-
 ports (F.N.A.U.T.). Elle interviendra auprès des
 Pouvoirs Publics pour le maintien et le développe-
 ment du trafic sur la ligne, nécessaire pour vain-
 cre l'isolement du Trièves, de la vallée du Buech
 et des Hautes Alpes et éviter la construction de
 nouvelles infrastructures routières.

L'association demande un entretien et une réfec-
 tion de la voie permettant de raccourcir les temps
 de parcours, la modernisation du matériel comme sur
 les lignes du Massif Central, la création de rela-
 tions sans transbordement Grenoble-Marseille et Ge-
 nève-Digne, ainsi que le rétablissement d'une des-
 serte marchandises et la possibilité d'expédier
 les colis dans toutes les gares.

L'AGV demande enfin qu'une véritable complémen-
 tarité soit établie entre le train et l'autocar: ce
 dernier est indispensable pour la desserte locale
 à partir des gares, tandis que seul le train est
 adapté pour les déplacements à longue distance.
 L'AGV invite les usagers et amis du rail, et les
 défenseurs de l'environnement à soutenir son acti-
 on. Cotisation annuelle 15f. à envoyer au trésori-
 er, M. Robert Cuchet, Le Monestier du Percy
 38930 Clélieles.



LE PETIT COQ DES HAUTES ALPES

C'est l'organe trimestriel de la Société Al-
 pine de Protection de la Nature. Il fait écho
 à toutes les escarmouches écologiques du dé-
 partement et fait le point sur certaines ques-
 tions cruciales, comme les micro-centrales hy-
 drauliques et les projets E.D.F. (2° trim. 78)
 ou les études d'impact (3° trim. 78).

Adresse: SAPN, BP 28 05001 GAP.
 Abonnement: 1 an, 15 F.

TRANSHUMANCES Revue trimestrielle
 Adresse: "Le Refuge" Le Rosier Val-des-Prés 05100 Briançon
 Directrice de publication: Emilie CARLES
 Imprimerie: VRA, 10 Av. Viallet 38120 St-Egrève
 Dépôt légal: 1er trimestre 1979
 Abonnement: 20 francs pour 4 numéros
 C.C.P: L.Pascal 4161 93 X Dijon
 Ont participé: Luc Marchello, Philippe Mayaud,
 Marc Pascal, Denis et René Siestrunck

Qui est, qui fait TRANSHUMANCES ?

Est-ce si important? Une poignée de travailleurs sai-
 sonniers, de lycéens et quelques "dériveurs légers", ras-
 semblés autour de quelques idées vagues pour rester vi-
 vantes. Errance, nomadisme, dérive... dans un espace
 quadrillé, policé, militarisé. Rencontre, passage... dans
 un monde où la rencontre n'est plus que simulacre et le
 passage une contrainte.

TRANSHUMANCES parce que le mot est double: TRANS roma-
 de et HUMANCES sédentaire.

Pour marcher à notre pas. Vite ou lentement mais volon-
 tairement.

Pour détenir le privilège exorbitant d'aller et venir,
 de revenir sur nos pas, de nous répéter et de nous contre
 dire...

LE BAL DES FORCLOS

"Forclos" vient de forclore, vieux mot qui
 signifie exclure, priver du bénéfice d'un
 droit non exigé dans les délais.

Il s'agit de pouvoir obtenir, à tout moment,
 le statut d'objecteur de conscience, pour tou-
 te personne astreinte au service militaire
 (avant, pendant et après celui-ci).

Pour cela nous nous servirons de textes lé-
 gislatifs, notamment de la Convention europé-
 enne des Droits de l'homme et des libertés
 fondamentales, ratifiée par la France en 1974,
 qui reconnaît la possibilité d'agir selon ses
 convictions personnelles ainsi que de changer
 d'opinion ou de convictions.

Comment procéder: faire parvenir collective-
 ment au ministre de la Défense des demandes
 de statut d'objecteur de conscience, de résér-
 vistes n'ayant pas encore renvoyé leurs papi-
 ers militaires. Dans un second temps les au-
 tres réservistes pourront y participer.

Après notification du refus, faire appel en
 Conseil d'Etat, toujours collectivement, pour
 faire relever cette contradiction étonnante:
 vous avez le droit de changer d'idée mais
 c'est trop tard pour une demande de statut
 d'objecteur de conscience!

Pour la lettre type et tous les renseigne-
 ments pratiques: Thierry BREVARD, Machilly
 74140 DOUVAIN.

SKIZOCRISE

LA CRISE DU SKI FRANCAIS



START

R- On associe facilement le sport à la morale, mais on ne doit pas mêler le sport à la politique, à l'argent, c'est pourtant le parti que vous avez choisi.

R-Dans le domaine du sport se tiennent nombre de discours qui ont pour but de faire passer le sport pour un domaine de virginité... Le sport est le domaine de la réalisation de l'homme. On mêle volontiers le sport et la morale. L'image publicitaire associée au sport a un impact très fort : le sport passe pour le domaine du non frelaté, du "vrai". Au départ, c'est toute cette idéologie destinée à masquer les intérêts réels en jeu, qu'il nous a semblé bon d'étudier.

Elle est tellement forte, en particulier dans le domaine de l'économie, qu'on nous a même déconseillé de nous y attaquer, alors même que le poids des intérêts économiques semble extraordinairement être important et grandissant dans l'organisation du sport.

T-Pourquoi avez-vous choisi le ski pour étudier l'importance des structures économiques en matière de sport?

R-Pour un ensemble de raisons géographiques et économiques. Géographiques, parce qu'on était dans les Alpes et que les Alpes sont le domaine d'application par excellence du "plan neige". Nous nous sommes attachés à ce que l'on appelle les "tendances lourdes", c'est à dire à ce qui est véritablement porteur de la restructuration, à ce qui explique l'évolution. Economiques, parce qu'il est évident que le ski est un sport où l'intervention des phénomènes économiques est particulièrement importante. L'aménagement des stations de sports d'hiver mettait en jeu des intérêts économiques et politiques considérables.

Enfin, il y avait tous les problèmes des matériels d'équipements également très importants dans ce sport. Il y avait des firmes comme Rossignol qui intervenaient. N'oublions pas les raisons sportives : il y avait une crise dans l'équipe de France; l'affaire de la Foux d'Allos, de Val d'Isère, l'appel à Joubert, puis son éviction, la remise en cause des autres entraîneurs en particulier J. Béranger. Nous voulons donc essayer de voir si l'on ne pouvait pas interpréter autrement que par des données techniques traditionnelles une crise aussi profonde.

LA THEORIE DES LOCOMOTIVES

R-On disait après l'affaire de Val d'Isère que l'on avait décapité le ski français en le privant de ses locomotives. C'est le grand appel à la "théorie des locomotives" (sic). Théorie particulièrement niaise, qui dispense de s'interroger sur les causes réelles et peut se caricaturer ainsi: un pays qui n'a eu de locomotives, n'aura jamais de grands champions; ou inversement un pays qui a eu des locomotives en aura toujours, puisqu'il a quelque un pour tirer les wagons...

T- On considère souvent le ski, du point de vue économique, comme une valeur d'échange, n'est-il pas autre chose aussi?

R- Le ski nous permettait de creuser une autre idée du point de vue économique : celle de la valeur d'usage. C'est-à-dire que l'on n'échange pas seulement de la monnaie, mais aussi des biens techniques, qui ont des caractéristiques techniques qui interviennent dans le modelage de l'environnement.

COCORICO:

LA PETITE HISTOIRE DU SKI FRANCAIS

R- Nous avons distingué deux périodes, la première de 60 à 70 qui correspondait à une période euphorique, où la France remportait des victoires, et la deuxième, de 71 à nos jours, qui correspondait non pas à un déclin marqué mais à une véritable crise. Nous avons retenu deux hypothèses: la première, la crise que l'on connaissait ne pouvait être analysée seulement en termes techniques, parce qu'elle était trop profonde et n'avait rien à voir avec les prétendues assertions "l'équipe connaît toujours des hauts et des bas"... un peu comme en matière météorologique l'on peut dire "après la pluie le beau temps"; cela ne fait pas trop progresser la connaissance des phénomènes! Nous avons tenté une analogie avec ce que nous savons d'une crise économique. C'est-à-dire qu'il y a toujours une conjonction d'éléments économiques, sociologiques, idéologiques, politiques, qui ont entre eux des liens de dominances

LAMENTATIONS... LE SKI FRANCAIS SOUFFRE DEPUIS 10 ANS. RENVOIS, EXCLUSIONS, ACCUSATIONS. LE SKI FRANCAIS EST BIEN MALHEUREUX, ET AVEC LUI TOUS LES FRANCAIS PLEURENT SES GRANDS CHAMPIONS A JAMAIS PERDUS. DES COUPABLES ON EN A TROUVE : "IL Y A 3 CAUSES PRINCIPALES, DECLARE G. JOUBERT (DIRECTEUR DU SKI DE COMPETITION DE 1972 A 1974), TOUT D'ABORD UN MANQUE DE TRAVAIL A TOUS LES NIVEAUX: DEPUIS LES ENTRAINEURS, JUSQU'AUX COUREURS. ENSUITE UNE FAIBLESSE GENERALE DANS LE DOMAINE DE LA RECHERCHE AUSSI BIEN QUE DANS L'EQUIPEMENT... QUE POUR L'ENTRAINEMENT ET LA TECHNIQUE DU SKI... TOUT RESTE A FAIRE." Hebdo, 2 déc 78. DEUX UNIVERSITAIRES GRENOBLOIS, F. DI RUZZA ET B. GERBIER, N'ACCUSE PAS LA MAUVAISE FORME DES COUREURS, LE VRAI RESPONSABLE C'EST LE "CARTEL DE LA NEIGE". LEUR LIVRE, TOUT EN RETENANT LES ELEMENTS SPORTIFS, PSYCHOLOGIQUES, PROPOSE UNE ANALYSE DES STRUCTURES ECONOMIQUES DU SKI. DANS L'ENTRETIEN QU'ILS NOUS ONT ACCORDE, ILS DRESSENT UN RAPIDE TABLEAU DE L'EVOLUTION DU SKI FRANCAIS. UNE HISTOIRE, UNE ANALYSE QUI A DEJA PERMIS UN DEBAT DANS LES MILIEU DU SKI. MAIS CE DEBAT NE DOIT PAS RESTER LE PRIVILEGE DE CEUX QUI GERENT LES MARCHES DE LA NEIGE, IL DOIT NOUS FAIRE REFLECHIR SUR LE ROLE DE LA COMPETITION, DU DEVELOPPEMENT DES SPORTS ET EQUIPEMENTS DE NEIGE.

ou de-déterminations. Dans ce cas, on pourrait dire que c'est l'économie qui détermine tout, et dessus se greffent les autres éléments, techniques, psychologiques, sociologiques, voire politiques, et qui peuvent à certains moments apparaître comme déterminants. La deuxième hypothèse que nous faisons était, l'existence d'un changement de la base sociale, c'est-à-dire que les pratiquants de ski sont de plus en plus issus des couches les plus aisées (elles ont pris une part grandissante par rapport aux couches de l'économie montagnarde). Ces gens là ne se destinent pas à la compétition.

1^{re} MANCHE:

SKIER FRANCAIS

R-On peut dire que la première période s'ouvre en 1956, et qu'elle commence en 1960. En 56 se mettent en place les éléments avec la reprise de la firme Rossignol, qui est en faillite, par L. Boix-Vives, sur les conseils d'Emile Allais, qui connaissait l'avancement de la recherche d'un ski révolutionnaire "l'Allais 60", le premier ski métallique. Là dessus un certain nombre de rapports du Commissariat au Tourisme disent: les marchés de la neige, les sports d'hiver croissent à un rythme très important, de 15 à 20 % par an (ce qui est très nettement supérieur à la croissance moyenne d'un marché, le taux se situant aux alentours de 5 % par an). Il s'agit donc d'un marché porteur. Dans ce cadre Montand, PDG d'une firme de pull-overs du même nom, soumet l'idée d'un pool de l'équipe de France pour structurer un peu le monde du ski menacé par la surenchère et l'anarchie.

A partir des années 60, ce qui caractérisera la période c'est le nationalisme, qui correspond à la période gaullienne. Il y a une publicité qui caractérise ceci, qui avait été réalisée par le Comité des Stations de Sports d'Hiver: "Skier France. Je fais du ski en France car la neige est belle, l'équipement sportif parfait, l'hôtellerie la plus moderne d'Europe. Je fais du ski avec du matériel français et je profite des cours de l'école de ski française, la première du monde".

LA NEIGE É-CARTELÉE

On assiste à cette période à la création du "cartel de la neige", institutionnalisé plus tard par l'Union Ski France qui regroupe 4 associations: le Comité des stations françaises de sport d'hiver, la Fédération Française de Ski, le Syndicat National des Moniteurs de Ski Français, le Syndicat National des téléphériques et des téléskis de France. Les associations liées, par un ensemble d'accords organisent la pratique du ski. Par exemple la F.F.S. va concéder un monopole de fait au Syndicat des moniteurs, elle va dans le même temps proposer une licence avec assurances, donnant droit à des tarifs réduits sur les remontées mécaniques. Politiquement à cette époque on dit que le seul moyen de sauver la montagne c'est "l'Or Blanc", c'est à-dire développer les stations, pour fixer les populations et ce thème passe bien puisque certains députés des secteurs montagnards se font élire sur ce thème.

T- Que devient l'équipe de France dans cette politique de marketing?

R- L'équipe de France est le Phare de cet ensemble, l'élément publicitaire de "choc". Elle est bien soignée, le pool qui réunit plusieurs grandes marques française d'équipements de ski, met en place une organisation avec des moyens matériels très importants. La France est la première à pouvoir faire bénéficier son équipe des stages d'été dans l'hémisphère sud. Cela donne à l'équipe une avance en matière technique et physique considérable (ce qui expliquera en 1966 l'écrasante victoire de l'équipe de France aux championnats du monde de Portillo du Chili).

LE COQ ET LE POOL

T- Comment fonctionnait le pool?

R- Les fabricants versaient de l'argent au pool pour subvenir aux divers frais, financer les coureurs ceux-ci n'ont pas de contact financier direct avec les fabricants, ils sont rémunérés sur la base de prime et d'un fixe.

suite page 6

DE 70 A NOS JOURS : le coq a vieilli

R- Comme toutes les structures sociales, cette structure commence à vieillir. Elle se cristallise, les mécanismes se dérèglent, l'environnement se modifie, et principalement l'un des éléments de l'environnement, l'accent sur le nationalisme, qui a caractérisé la période précédente. C'était l'époque du nationalisme économique qui consistait à constituer des monopoles nationaux par branches pour lutter sur le plan international. Nationalisme politique : volontarisme en matière d'aménagement du territoire (plan neige par exemple). Nationalisme qui rejaillit idéologiquement : "Les Français ont une grande œuvre à accomplir" disait Debré. Puis on passera à une période non plus nationaliste, mais internationaliste. Cela correspond au changement politique : on remplace le Gaulisme par une composante plus internationaliste. On assiste à une remise en cause des frontières qui se crée une idéologie différente, et qui a son importance dans le domaine sportif.

On assiste également à une remise en cause dans le domaine de l'aménagement des stations de sport d'hiver. Pour les Hauts-Alpins c'est l'affaire de Cervières, où était mis en cause en tout et pour tout 7 exploitations agricoles, mais où les agriculteurs obtiennent, contre Monsieur Dijoud (député du coin), que la "super-station ne se fasse pas. On assiste à un relatif tassement du marché de la neige du d'une part à l'épuisement des sites, et d'autre part à la difficulté de mettre en place des stations intégrées. Le marché se resserre et les phénomènes de monopolisation deviennent de plus en plus importants, ce qui entraîne une élévation des prix.

T- Qui dit élévation des prix, dit exclusion de la majorité de la clientèle française potentielle?

R- Oui, on vise la clientèle internationale sous le fameux déguisement du "piège à devise". On assiste à la mise en place par exemple de liens préférentiels comme Morzine-Avoriaz avec les Japonais, Tignes avec les Allemands, Courchevel avec les Latino-américains ou les Américains.

T- Les Français ne feront plus de ski le Week-end?

R- Comme le disait Monsieur Lavaud B., auteur d'un rapport sur les stations, au cours de son passage dans l'Administration du tourisme : la clientèle de week-end est une gêne à la clientèle de séjour, il faut donc l'exclure au maximum. Pour cela il y a différentes techniques : augmenter les prix, mettre les parcs loin des remontées-pentes, etc. Il faut donc pousser à la construction des stades de neige (Lans en Vercors) (d'ailleurs pris en charge par les collectivités locales, ce qui décharge d'autant l'Etat). Dans cette nouvelle stratégie la compétition n'est plus un élément intéressant. On s'est aperçu que l'extraordinaire image de marque de Killy avait des conséquences négatives sur "le commerce" : le domaine skiable français était perçu comme très technique et difficile, et les gens préféraient aller en Suisse ou en Autriche, où ils pensaient les pistes plus accessibles. D'autre part la compétition gênait : elle stérilisait les pistes. Ensuite il y a eu les problèmes des producteurs de ski. L'objectif était la conquête prioritaire des marchés étrangers et particulièrement américains et japonais. De fait ils se désintéressent de l'équipe de France. Il faut faire gagner la marque. C'est Rossignol qui illustre le mieux ce fait : son chiffre d'affaire est plus important à partir de 1971 à l'étranger qu'en France.

ESPRIT SPORTIF

T- Le pool est désorganisé. Quelles conséquences cela va-t-il entraîner ?

R- Les liens coureurs-fabriquants vont se rétablir, mais au dehors du pool. Les enchères commencent à monter. Un certain nombre de firmes se retirent (par exemple, Look ne va pas pouvoir suivre Salomon dans les enchères). Ce nouveau mécanisme des liens privilégiés va produire d'extraordinaires inégalités entre les coureurs. Il y a des clans qui se forment. Les anciens ont tout intérêt à écraser les nouveaux. Ils les dressent contre les entraîneurs et cela explique en partie la fantastique valse des entraîneurs. Cela va si loin, que dans le Comité de sélection des coureurs siège deux représentants des fabricants de matériel, ce qui est proprement stupéfiant.

La dernière hypothèse que l'on fait pour expliquer cette désaffection c'est le changement social et sociologique. A 17 ans on ne veut plus faire le saut dans l'inconnu, lorsque d'autres voies sont offertes, comme par ailleurs ceux qui font du ski sont souvent fils de familles aisées, le désir de parvenir par le sport est moins fort, et lorsque l'on a la possibilité de devenir chirurgien, ce qui ne donne pas la même image sociale, alors le choix est vite fait. Si l'on ajoute à cela qu'il faut entrer dans un monde de querelles et de marchandages on s'explique mieux les choix.

Ski en crise

F. Di Ruzza et B. Gerbier
P.U.G. 1977

T- On cite souvent l'Autriche comme modèle de réussite dans le domaine du ski...

R- Les Autrichiens ont aménagé la montagne d'une manière totalement différente. Ils ont fait le choix de fixer les populations locales ; le ski est devenu un conservatoire des valeurs nationales, et par exemple l'épreuve de ski devient la fête locale... On refuse du monde pour aménager une piste de descente... A la course il y a un monde fou... La course est prétexte à la rencontre sociale et à la fête.

T- En guise de résultat...

R- Dans le cadre de la réussite sportive il y a les intérêts économiques qui interviennent avec aussi la "part du mythe". De 60 à 70 le mythe était le nationalisme. Dans l'univers cloisonné et étroit de la montagne, la pratique du ski a été comme un éclatement des normes séculaires de la vie montagnarde, de l'étouffement pour les jeunes, une sorte de bouffée d'air et de vie. C'était la découverte de nouvelles valeurs et la possibilité de se réaliser dans un environnement différent. A la période actuelle cela n'existe plus. On construit peu (plus) de nouvelles stations, on a fini de toucher les couches montagnardes.

L'agriculture s'est lentement mais sûrement étiolée, les nouvelles couches montagnardes sont installées, (hôtels, commerces, services divers, bois). L'aventure qu'on leur propose n'a rien d'exaltant dans un milieu de chicanes et de cancanes ; la gloriole des parents leur a d'ailleurs souvent fait réaliser leur carrière dans les minimes et les cadets. Le passage de l'adolescence à l'âge adulte les voit rencontrer d'autres problèmes. De toute façon, pour qu'il y ait aventure (et cela, en sport est fondamental) il faut non seulement des aventuriers mais aussi un terrain d'aventure !...

Propos recueillis par L.M.

super-station et station familiale

L'Alpe d'Huez est une bonne station, une affaire qui marche, surtout en ce qui concerne l'immobilier (9000 à 12000F le m² habitable), le commerce et l'hôtellerie. Les remontées mécaniques ne sont que l'accessoire, le fameux flot de perte dans la mer du profit. Faute d'avoir pu y engager la collectivité locale à fond, la station est restée privée, une concession dans laquelle on retrouve les commerçants, les promoteurs, etc...

Des points noirs subsistent cependant : le domaine skiable est limité et la route d'accès ne suffit plus à canaliser, pendant le week-end notamment, le flot des arrivants, gonflé par les familles venues des métropoles voisines. (voir à ce sujet l'entretien de Di Ruzza et Gerbier et la gêne que constituent les cohortes du dimanche).



Mathématiques modernes

"Un français sur cent licencié, c'est en somme très insuffisant. A quand la bonne proportion : un skieur sur deux ?" R. Faure, secrétaire général de la Fédération Française de Ski, (Ski français, Déc. 78)

Auris, escalier de secours

de L'Alpe d'Huez

quelques acteurs montants ou déclinants du cirque blanc

"Trop de chefs et pas assez d'indiens"
(B. Vian)

Perchman. Le bien nommé. L'homme-perche. Identifié au téléski, on ne le voit pas. Il est réellement un segment mécanique. Ni plus ni moins qu'un rouage ou une courroie. Bourru, inélégant en maniant la pelle, il ne joue aucun rôle esthétique, il ne répond à aucune "poésie du corps" par laquelle certains qualifient le ski. Mais parce qu'il ne satisfait aucune des exigences idéologiques de la société de loisirs d'hiver, c'est peut-être lui, distancé et méprisé, qui un jour en tirera les ficelles.

Moniteur. La fin d'un règne. Une pédagogie inexistante ou surannée, une usure certaine de la relation d'enseignement, la vogue des skis compact, le ski évolutif, les fixations de plus en plus perfectionnées ont fait fondre son prestige. Il a perdu le monopole de la frime en même temps que celui de la trace pure. Ce ne sont plus les petits leaders qui dominent notre société mais le besoin d'une sécurité tous azimuts.

Pisteur. Le principal acteur en montagne de l'"idéologie sécuritaire". S'il est moins intime avec la clientèle - ce qui était l'apanage exclusif du moniteur - il évolue par contre dans plusieurs plans. Psychologue: sa seule présence est déjà rassurante; il marque les frontières du domaine skiable; il patrouille, omniprésent, répondant à cette image de sécurité dont le skieur nommé anxieusement le plus besoin. Technique: "on" le sait secouriste, artificier, météorologue, maître-chien, etc.

Alors la solution c'est d'ouvrir le domaine sur les communes voisines (Auris, Villard-Reculas, Vaujany) et de les doter de moyens d'accès et de parkings secondaires, capables d'irriguer la "station".

L'idéal consisterait à ce que ce soit la collectivité locale qui investisse et fasse un "stade de neige" en laissant l'immobilier aux promoteurs qui, eux, feront ou dégraderont la plus-value.

A Auris-sous-Huez (pardon, en Oisans) un promoteur a réussi à convaincre la commune il y a près de dix ans de créer une station au dessus du hameau des Cours, sous le Bec de l'Homme. Peu enthousiastes pour vendre, les propriétaires ont dû être expropriés. Avec le département, la commune réalise les infrastructures primaires: routes d'accès, viabilisation, etc... En principe, le promoteur devait créer une station, amener des emplois etc...

La commune s'endette avec le département et remplit son "contrat". Routes et accès sont donc créés. Le promoteur réalise quelques remontées mécaniques qui permettent d'irriguer l'Alpe d'Huez, lance quelques logements et... tombe en faillite.

Sa polyvalence technique supposée faire échec aux dangers objectifs de la montagne alliée à sa présence physique font de lui un personnage dont même la frime et le paraître sont des gages d'efficacité.

Marchands d'habits. Mauvaise conscience sans doute, le skieur se refuse comme être oisif. Tellement habitué à consommer, il considère maintenant sa consommation comme un acte productif. Les chiffonniers l'ont bien compris et exploitent le ski conçu comme "travail joué". Daniel Hechter vend des copies stylisées de bleus de travail, de salopettes. Skier sous son étiquette c'est mettre en harmonie un corps oisif et une exigence productive. A l'opposé, Adolphe Lafont, le n° 1 du vêtement de travail propose des vêtements de sport assez proches de ceux d'Hechter du temps où il taillait des vêtements de sport qui n'ironisaient pas sur ceux du travail. Mais porter la marque Lafont sur la poitrine suffit pour accéder au monde du travail.

La montagne l'hiver, espace trouble, où se rassemblent, par les mêmes gestes (le ski et les autres) ceux qui les effectuent pour ne pas crever et ceux qui les reproduisent par mode, frime, snobisme.

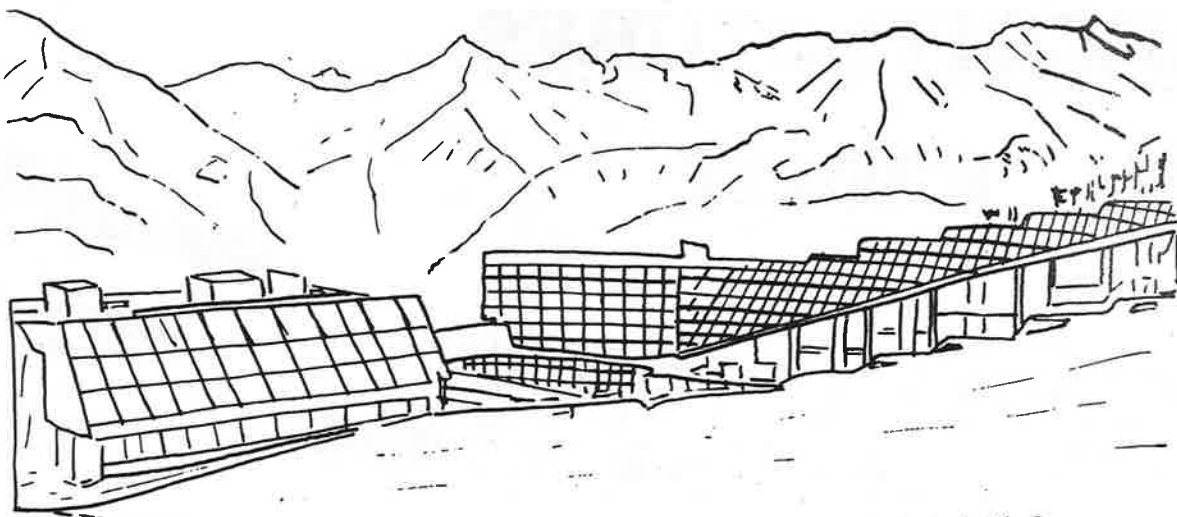
R.S.

Le tour est joué: les contributeurs locaux (dont le nombre entre temps a sérieusement diminué faute d'emploi et grâce à la déstructuration subite de l'économie locale) et départementaux sont engagés dans cette affaire qu'ils ignorent mais qu'ils ont financée. L'Alpe d'Huez hérite d'une remontée de service parfaite, capable de recevoir les skieurs du dimanche et en même temps d'élargir le domaine skiable de l'Alpe. On fait même un effort de "promotion" pour cette clientèle puisque le forfait Alpe est moins cher à la sous-station qu'à la station!

Suite de l'opération, il faut tout de même éponger l'ardoise lourde pour la collectivité. Les infrastructures existent. Alors cela repart doucement; d'autres promoteurs sont trouvés pour reprendre les programmes de logements.

Mais avec tout cela, Auris reste toujours la sous-station, l'escalier de service, qu'on appelle après coup pudiquement "station familiale" ou "stade de neige" quand il n'y a aucune intégration avec des logements.

P.M.



DIFFUSION

à GRENoble

- Librairie Les Yeux fertiles
7, rue de la République
- Librairie La Dérive
10, place Ste-Claire

à BRIANCON

- BIO-BOUTIQUE, en bas de la Grande Gargouille
- Librairie du FOU L'ART NOIR
Petite Gargouille
- Maisons de la Presse

à GAP

- Maison de la Presse
- Librairie Alpine
- Librairie DAVAGNIER
- Imprimerie du Colombier

Egalement à Embrun, L'Argentière Névaiche.

à PARIS

- La Pensée Sauvage,
7, rue de l'Odéon, 6°
- Les Provinciales,
14, rue des Ecoles, 5°
- Librairie des Grands Prés
5, rue Lacépède, 5°
- Librairie PAM DE NAS
30, rue des Grands Augustins
6°
- Librairie PARALLELES
47, rue St-Honoré 1°
- LIB'5
5, rue Malebranche, 5°
- L'échappée belle,
1, rue Gracieuse, 5°.

COMMUNIQUE-COMMUNIQUE-COMMUNIQUE-COM

QUELLES LIBERTÉS EN EUROPE ? France

A la suite de la mise en résidence surveillée de 15 citoyens basques à Valensole (Alpes-de-haute Provence), un Collectif de Soutien s'est créé le jeudi 8 Février 79. Il s'est donné pour but de faire respecter le droit d'asile pour les réfugiés politiques et d'empêcher leur extradition.

Le 10 Février 1979,
COLLECTIF DE SOUTIEN AU BASQUES
DE VALENSOLE, composé à cette date de:

- Union locale C.F.D.T. Sisteron
- Organisation Communiste Libertaire (O.C.L.)
- Journal LA BUGADA
- Comité de Lutte Lyônen de Sisteron.
- de nombreux inorganisés.

Adresse: c/o S.I.A. 88, rue de Provence, 04200 Sisteron.

La liste ne demande qu'à s'élargir

terre d'asile

Klaus CROISSANT JUGÉ EN R.F.A.

Le refus du droit d'asile à Klaus CROISSANT, son extradition et son procès constituent une atteinte extrêmement grave aux libertés et indiquent clairement quelle justice et quelle police cherchent à mettre en place en Europe les gouvernements allemand et français ("espace judiciaire européen...").

Comité Grenoblois contre
la Répression en R.F.A.



ARCHITECTURES

DU PROFIT

LE SYSTEME TOURISTIQUE, POSITION AVANCEE D'UN QUADRILLAGE PLUS GENERAL DE L'ESPACE, NE S'EST PAS FAIT SANS QUE LES MILITAIRES TOUT D'ABORD, PUIS LES GEOGRAPHES, LES SOCIOLOGUES, LES JURISTES, ETC., LUI PROCURENT DES BASES THEORIQUES. ARCHITECTES ET URBANISTES ONT MIS LONGTEMPS AVANT DE TROUVER LES FORMES IDEALES DE L'URBANISATION DE LA MONTAGNE. CELLES-CI SONT APPELEES ORDINAIREMENT "ARCHITECTURE INTEGREE OU MIMETIQUE". C'EST DE LA MISE AU POINT DE CETTE TROUVAILLE QU'IL EST QUESTION.



NAISSANCE

D'où vient le profit en montagne? Il ne tombe pas du ciel. Il naît d'une pratique organisée: le tourisme. Au début, on spéculait par des coups de poker, mais c'est le privilège des pionniers, ça manque d'envergure. Rapidement les pionniers-spéculateurs-promoteurs-investisseurs-expropriateurs, bref les requins, sont légions. Il faut alors se discipliner, s'organiser. On a besoin d'une théorie du tourisme pour rationaliser la colonisation.

MATURITE

Qui est le mieux placé pour four nir cette théorie générale du tourisme? Quelle est cette science regroupant toutes les connaissances opérationnelles sur l'espace, l'aménagement, l'économie, etc? Vous avez deviné: la géographie. Car si la géographie ça sert d'abord à faire la guerre (1), ensuite ça sert à organiser toutes les expropriations-occupations-quadrillages d'espace, à quoi aujourd'hui on reconnaît le tourisme. Qui s'étonnera que la solidité du fait touristique plonge ses racines dans une expérience militaire du terrain? Les acteurs ont changé, mais le rapport au terrain et son usage restent les mêmes.

EUPHORIE

De l'exubérance des premiers bébés requins s'ensuivit que les effets du tourisme prirent toutes les formes possibles. On ne savait plus au juste qui provoquait quoi, on ne se rappelait plus d'où on était parti ni ce qu'on avait fait entre temps pour aboutir à des Chamonix, Chamrousse ou Flaine, produits apparemment incomparables. Les géographes se mirent à la tâche d'établir un classement entre tous les faits touristiques, classement naturellement destiné à guider les opérations à venir. Des scénarios et des classements vinrent donc programmer les interventions futures, un cadre conceptuel fut élaboré, afin que le désormais système touristique s'ouvre au commun des mortels promoteurs et banquiers.

GEOGRAPHES

Une première mise en ordre des faits touristiques fut l'oeuvre de Pierre Préau qui entreprit une typologie des stations de sports d'hiver (2). Débroussaillant le terrain, il les perçut comme "un organisme complexe où convergent quatre séries d'éléments", à savoir le site, la clientèle, l'équipement et la collectivité locale autochtone. De la combinaison de ces quatre éléments, il tirait quatre grandes familles: -les grandes stations développées dans le cadre de grosses collectivités locales (Chamonix, Megève); -les stations d'importance moyenne ancrées sur de gros villages; -les stations créées de toutes pièces; -les centres secondaires et stations-villages.

Comme des organismes en évolution, certaines stations peuvent espérer changer de catégorie. Seuls le site et l'antériorité de certains centres leur conservent le privilège d'une catégorie supérieure. Enfin le géographe conserve en point de mire la collectivité locale et son intégration au centre touristique, comme s'il était crédible que le tourisme pût bâtir avec le pays et non pas seulement sur lui.

Une autre typologie fut tentée par R. Balseinte (3), à partir de 48 des 245 données publiées par le Comité des Stations françaises de Sports d'hiver. Les stations sont finalement regroupées en 5 classes selon une procédure qui doit tout aux manipulations statistiques. Quelques résultats peu vraisemblables (Montgenèvre sur le même plan que Courchevel et Chamonix) démontrèrent que le tourisme n'était pas encore chiffrable ou théorisable ou, en d'autres termes, qu'avant de laisser parler la sobre comptabilité et le langage irréfutable de la statistique, il fallait encore un peu d'idéologie. Là les urbanistes avaient leur mot à dire.

URBANISTES

L'urbaniste classique distingue trois générations de stations. Chacune est datée. Une station ne peut changer de génération. Il y a dans la génération l'idée d'un progrès par acoups vers une conception globale de la station. Ce classement exclut d'abord les gros centres sur lesquels s'est greffée l'activité touristique (Morzine, Saint-Gervais, Chamonix, Megève, Briançon, etc.). La première génération (les années 34) est celle du n'importe quoi (Auron, L'Alpe d'Huez, Méribel, La Clusaz, etc.), pendant laquelle chacun bâtit à sa guise, là où bon lui semble. A la même époque Sestrière en Italie annonce le commandement unique en matière d'aménagement qui reste l'idéal des urbanistes (4) (avec toutefois un Mussolini en paquet-cadeau).

A partir de 1948, c'est la reprise avec la 2^e génération: Courchevel, Chamrousse. Malgré la tactique des lotissements, le foncier est mal contrôlé, le commandement unique rencontre beaucoup de difficultés. (Le projet touristique est sur le point de vaciller, faute de trouver le bon filet à jeter sur l'espace). L'intérêt personnel domine avec l'apparition de la figure du promoteur, mais finalement cette personnalisation du profit va nuire à l'efficacité et à la mise en place du système touristique qu'on reconnaît plutôt dans les façades anonymes des groupes bancaires internationaux.

La dépersonnalisation du fric (et du touriste) mène à la 3^e génération, celle des "paquebots des neiges" et des stations intégrées (La Plagne, Le Corbier, Les Menuires, Avoriaz, Flaine, Super-Dévoluy, Isola, etc, etc) qui sont presque parvenues à traduire l'ambition extrême du tourisme: l'intégration du profit aux pratiques spatiales. Un urbanisme idéal: une grenouillère ou agora, disons une place d'où les skieurs partent et où ils reviennent nécessairement, la séparation des circulations (voitures, piétons skieurs), des liaisons entre bâtiments et des vues sur la montagne (pour oublier la ville et se croire dépaycé, perdu en pleine montagne (!!!)) (4). Pour parvenir à cet-

te perfection policière, qui est aussi un art de vivre, il y a intégration du commandement et apparition de nouveaux types d'effets spatiaux où éclate l'arrogance des nouveaux conquérants. Là où est l'a bus, pas de maquillage, c'est bien le profit à visage urbain. Une place à part est réservée à Flaine, monument élevé à la gloire du béton et de la bonne conscience réunis, apogée architecturale d'un temps où le réel ne faisait pas peur, architecture totalitaire, avec franchise.

L'ANGOISSE DE

L'AGENT IMMOBILIER AU MOMENT DE LA SIGNATURE DU CONTRAT

Mais voilà qu'une mauvaise conscience envahit notre bourgeoisie. Voilà qu'elle a peur d'elle-même, qu'elle ne supporte plus son propre visage.

Autrement dit, on a beaucoup construit en montagne, on va arriver à saturation et à épuisement des sites, mais le fric, lui, ne nous sature jamais, alors comment continuer à construire sans choquer la sensibilité esthétique-écologique, comment respecter les normes du profit tout en dépassant celles de l'esthétique? Nos urbanistes, architectes, géographes et autres flics ont dit: il nous faut une architecture du profit! et c'est l'architecture mimétique, l'intégration du bâtiment au terrain.

RENCONTRES

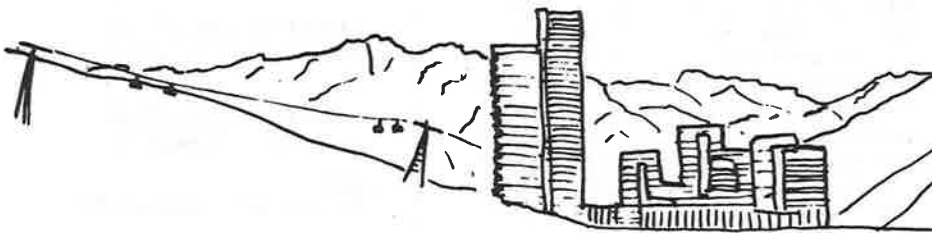
DU 4^e

TYPE

Entre temps, un dissident de l'urbanisation en montagne a créé la 4^e génération, qui se distingue de la 3^e par la volonté de "lier le développement du tourisme à celui de l'activité des montagnards résidents", afin d'aboutir à "l'imbrication de la vie touristique et de la vie pastorale" (5). A Biellmonte, des chalets d'alpage dispersés doivent recevoir "un nombre de touristes proportionnel à la production pastorale".

Il y a là l'idée que le tourisme doit cesser d'être ce qui dégrade irréversiblement pour devenir la composante à discuter d'un dialogue avec les activités locales, pastorales surtout.

Ce type de station était banni de France jusqu'à la crise de conscience esthétique. En Italie, Chappis conçut San Sicario, Biellmonte et Pi la avant d'être appelé dans les Py

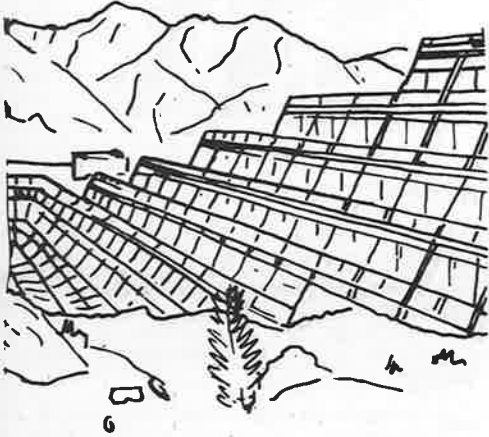


renées (Puigmal). Ce retour est évidemment lié à la sensibilité nouvelle et les idées de Chappis risquent maintenant de servir et de perfectionner l'urbanisme qu'il contestait. La 4^e génération démonte, en fait, l'abjection des précédentes, véritables machines à exprimer les paysans, à rentabiliser le sol, mais aussi à isoler les gens, à interdire la rencontre, le lien social non programmés.

Cependant, au-delà des bonnes intentions, les stations de la 4^e génération ne constituent qu'un cas particulier d'architecture coloniale: il s'agit toujours de produire de l'espace pour les autres, de les convier à animer cet espace, donc toujours, là comme ailleurs, de les frustrer de leur propre intelligence à inventer et modeler l'espace, et ceci vaut autant pour les paysans que pour les touristes

IDENTITE ET CAMOUFLAGE

Pour résoudre la crise d'identité qui les affecte, urbanistes et architectes usent pêle-mêle d'images reçues de la 4^e génération, de formes anciennes de l'histoire ar-



chitecturale et des techniques du camouflage. Il faut accorder la satisfaction d'un écologisme mondain et la nécessité de perpétuer le profit, sous quelque apparence que ce soit. L'architecture mimétique réalise donc l'intégration optimale du profit et de la spéculation au terrain. Ça ne se voit pas, donc c'est beau, donc on peut bousculer le seuil de saturation, parce que plus y en a et plus c'est beau. (Avoriaz, Les Arcs, Aime, La Daille, Puy-Saint-Vincent 1600, etc.).

Comment définir ce projet? En fait, cette mystification n'est pas du seul ressort de l'architecte et il apparaît un nouveau personnage tout à la fois architecte-urbaniste-publicitaire qui n'a qu'un seul langage pour ses trois fonctions.

Il s'agit de suivre le tracé des pentes, de "s'intégrer au paysage" selon un "désir de respecter la nature", projet ambigu s'il ne s'agit que de copier la nature sans autre préoccupation, spirituelle notamment. De ceux qui ont illustré cette exigence spirituelle, on ne retient que les formes, on copie aussi leur langage, sans les citer: de Frank Lloyd Wright, "le relief naturel est la forme d'architecture la plus simple", "le bâtiment doit chercher à appartenir au sol au lieu de se contenter d'être une boîte perchée sur le rocher ou fichée dans la terre, pur artifice..." à Alvar Aalto, "l'architecture doit rester un élément d'arrière-plan fondamental", "... profiter des occasions offertes par la nature".

En fait, c'est le Manuel de Gradé, au chapitre camouflage, qui révèle les sources et les intentions réelles de l'architecture touristique: "Le camouflage est une technique particulière de la dissimulation qui consiste à conserver aussi fidèlement que possible l'aspect initial d'un terrain dont l'apparence pour un observateur ennemi risque d'être modifiée par la présence et l'activité des troupes amies".

Pour le marchand d'espace, la construction "enchassée dans le paysage" n'est pas une réponse à ce que d'autres attendraient d'une manière de philosophie de l'habiter et de la nature, il n'y a là nulle "interprétation même de la vie", mais seulement une technique pour se défilier aux vues d'un ennemi à combattre, d'un Autre à tromper.

PROSPERITES DU VICE

Il y a mimétisme, dit le zoologiste, quand les trois éléments du système mimétique sont réunis: un modèle (ici le terrain environnant, la nature, de vieux chalets, etc), un mime (les constructions elles-mêmes) et des dupes (la bonne conscience, le touriste, le consommateur débile, etc). C'est tellement efficace que le procédé se généralise. Alors que les premières stations mimétiques (Avoriaz, Les Arcs) n'avaient que la montagne pour modèle, voilà maintenant qu'en pleine station-détritus, au milieu de l'accumulation de formes contradictoires, d'un tout-venant qui finissait par avoir une unité à force de disparate, voilà qu'un groupe d'immeubles se met à mimer cette montagne si souvent tournée en dérision (près de Berre-Chevalier et ailleurs.)

D'autres encore considèrent l'architecture paysanne comme étant elle-même une partie du roc, un peu de terreau et proclament "la montagne retrouvée" par une architecture qui grandit "comme un village", (Valmorel, Reberty, Risoul 1850), ou prennent une subtile distance avec elle (Auris, l'Etale, etc).

Les directives sur l'aménagement de la montagne entérinent la duperie mimétique. Plus de stations au-dessus de 1600m, disent-elles, alors au-dessus de cette altitude on mime la nature et au-dessous, où sont les sites habités, on mime l'habitat traditionnel. Et dans les stations hétéroclites, on mime tantôt l'une tantôt l'autre. Dans les trois cas, le mimétisme assure le maintien de la densité bâtie, de la concentration, à partir desquelles commence réellement l'urbanisation touristique. Chaque site, maintenant analysé par les "sitologues", peut donc être occupé à outrance par le secours de l'architecture mimétique. Dans le système touristique tel qu'il commence à se dessiner, le site est donc un lieu à occuper le plus possible et à habiter le

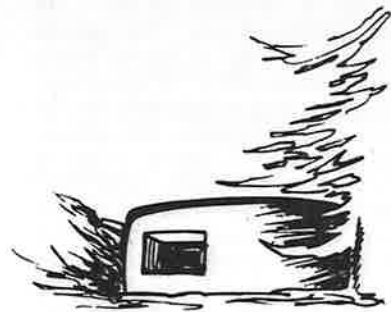
moins possible. On sait maintenant que la population permanente est une des ennemies de ce système qui ne peut fonctionner qu'avec des habitants de plus en plus aliénés, touristes tout à la fois privés du sens de l'habiter, d'imaginaire et de toute survivance de convivialité.



LE DOUBLE VOL

A la société rurale, on a volé son sol, ses pratiques, sa mémoire. Ceux qui la miment et en tirent pu blicité lui font offense.

Les touristes aussi sont des victimes. Ils sont là, programmés, aliénés, consommateurs d'espace, passifs, déterminés par une architecture qui à travers les fantasmes des architectes et le pouvoir abusif qui leur est délégué, n'est nullement faite pour les aider à passer de l'état de veaux à celui d'êtres pensants. Pour l'histoire de l'art, les fantasmes et les recettes techniques de l'architecte sont intéressants, mais dans la perspective d'une société plus conviviale, dont l'exemple pourrait un jour nous venir d'une "société touristique" sortie de ses program-



- Ecologie, bi-mensuel, BP 59, 45200 Montargis cédex.
- Le Libertaire, revue de synthèse anarchiste, c/o CES, 16 rue Tellier, 76600 Le Havre.
- Coquecigrue, le frisson du Cher, BP 202 18000 Bourges Cedex.
- La Crue de la Loire, journal antiautoritaire anticapitaliste, BP 6 45015 Orléans-Bourgogne.
- Le Pavé dans la Marne, BP 26 51350 Cormontreuil.

mes et lassée de ses organisateurs ils ne font qu'ajouter un intermédiaire de plus.

Décloisonner, tourner les chefs, les flics et les spécialistes en dérision. Qu'elle est lente à perdre l'habitude de vivre par procuration !

R.S.

- (1). d'après le livre de Y. Lacoste, ed. Maspéro.
- (2). P. Préau, "Essai d'une typologie des stations de sports d'hiver dans les Alpes du Nord", Revue de Géographie Alpine, 1968, 1.
- (3). R. Balseinte, "Essai de typologie des stations de sports d'hiver", Espaces, n°12-14, janvier-mars 1975.
- (4). G. Cumin, "Les stations intégrées", Urbanisme, 116.
- (5). L. Chappis, "Bielmonte (Italie)", Architecture française, 389, février 1975.



"On échange avec":

- POBLE d'OC, Tribune révolutionnaire occitane 2, rue du Cercle 13124 Peypin
- POETES & Co, journal de la poésie et des arts, 31, rue Berzélius, 75017 Paris.
- L'Ile poétique, mensuel minimum, C. Aubert, 8 place de l'Ile de France 93150 Le Blanc Mesnil
- La Cochenille, 5 rue des Maréchaux, 25400 Audincourt
- MEFI ! mensuel convivial de divagation politique passe quatorzomadaire, c/o Rougé 6 rue Mal Fayolle 13004 Marseille.
- La Clef baroque, revue bordelaise, c/o Pouffet, 9 rue Raymond Ducourneau, 33110 Le Bouscat.
- Le Croquant, mensuel de contre-information de Caen et sa région, 22 rue de Bayeux, 14000 Caen.



MAIN BASSE SUR LE SKI DE FOND



Etat contre associations

W.R. : On pourrait peut-être commencer de la manière suivante, sur la signification sociologique du phénomène "ski de fond" depuis 5 ou 6 ans. A mon sens, ce qui est très important, c'est d'abord une réaction de rejet du ski de piste, c'est-à-dire du ski mécanisé, du ski sur lequel l'économie a fait main basse; c'est également une volonté de la part des couches nouvelles de skieurs, que le ski de piste ou les conditions d'exercice de la pratique du ski de descente répugnaient d'atteindre le domaine des sports d'hiver; et puis ça a été un phénomène important dans le sens de la revitalisation de la vie hivernale des villages de montagne. Je me souviens d'un échange de réflexion qui a eu lieu à une séance d'un Conseil Municipal à laquelle j'assistais. Le Maire disait: "Après tout, les centres de ski de fond, ça ne rapporte rien ou pas grand chose à la commune", et il lui a été vivement répondu: "Oui mais ça apporte la vie au village". Je crois que c'est ça le triple phénomène du ski de fond. Mais, surtout depuis cette année, on assiste à une tentative de monopolisation de la part des professionnels du ski alpin et un conflit est en train de se durcir entre, d'une part le secteur associatif et d'autre part le secteur purement professionnel et économique. Voilà comment je vois les choses. Je me souviens d'une réflexion de Chalons: "Nous réunions qui a eu lieu au Syndicat National des Moniteurs de Ski, au début du mois d'Octobre: "Nous menons, nous le secteur associatif, un combat d'arrière-garde".

P.I. : On pourrait ajouter aussi que les gens viennent au ski de fond dans la crainte de l'accident. Et puis, ce qui n'a rien à voir directement avec le ski, regardez le succès de la bicyclette et du footing dans les villes! On voit sur les pistes des gens qui, pour le plaisir, se défont. Brusquement, des hommes et des femmes de 30-50 ans veulent faire de la compétition, ce qui est quand même un rude effort. Et puis le ski de fond c'est aussi un moyen de se promener dans la nature l'hiver.

R.C. : Le phénomène social du ski de fond a été la base même de la création de l'ANCEFSF. L'association s'est créée en 71 et on a senti qu'il y avait un renouveau du ski de fond provoqué par le tra-la-la des mass-média au moment des J.O. de Grenoble en 68. Puis, il restait quelques structures ouvertes exclusivement à des jeunes dans les foyers. Devant les images vues à la télévision tout à coup les gens ont découvert la belle neige et tout le reste.

Quand on a créé l'association, on a eu conscience du phénomène social et on a vu à travers le ski de fond pas seulement une discipline sportive, mais aussi un moyen socio-culturel susceptible d'apporter quelque chose aux participants, notamment aux pratiquants des villes. La philosophie de l'association a été une volonté de faire pratiquer une forme de ski de fond de qualité. Dans le même temps il y avait la nécessité de le faire pratiquer dans un milieu rural montagnard, qui n'avait pas été touché par les marchands de neige. Quand on dit que sur le plan économique le ski de fond n'apporte pas grand chose ce n'est pas vrai: il y a le renouveau de vie qui modifie l'espace quotidien de ces gens qui se sont accrochés au pays.

Depuis la création de l'association on peut distinguer deux périodes. La première, la période "romantique", qui a duré pendant 3 ou 4 ans, a été suivie d'une deuxième période d'organisation qui se termine actuellement. C'est au cours de cette période que le ski de fond est entré dans le secteur de la marchandise, c'est-à-dire qu'un certain nombre d'individus y trouvent profit. C'est depuis ce moment là que le secteur associatif a connu des difficultés. On arrive à un durcissement des professionnels pour qui le ski de fond est un moyen de gagner leur vie. Nous assistons actuellement à un tournant, quand on lit dans la presse "est-ce que le ski alpin s'est démocratisé?" et que la plupart répondent "non", nous pensons qu'il va en être de même pour le ski de fond; il va y avoir une exploitation intensive avec les retombées qu'on imagine: droit de passage des pistes sur les terrains privés... Nous savons que la lutte du secteur associatif va être dure.

P ARVENU A UN TOURNANT DE SON HISTOIRE, LE SKI DE FOND EST LIVRE A TOUTES LES SPECULATIONS, TANT ECONOMIQUES QU'IDEOLOGIQUES. SERA-T-IL UN MOYEN DE MAITRISER LA "VOCATION" TOURISTIQUE DES REGIONS DE MONTAGNE, VOCATION CONTESTABLE, IMPOSEE DE L'EXTERIEUR MAIS SUR LAQUELLE IL NE PARAÎT PLUS POSSIBLE DE REVENIR? EST-IL LA CHASSE GARDEE DES PROFESSIONNELS DU SKI, AU SERVICE DE L'ETAT POUR DESAMORCER OU RECUPERER LE MOUVEMENT ASSOCIATIF, POUR DETOURNER VERS DES SECTEURS PLUS PROFITABLES UN ELAN VERS LA "NATURE"? EST-IL DONC L'INSTRUMENT SUTIL DES AMENAGEURS POUR UNIFORMISER LES REGIONS DONT LE RELIEF (OU LES HOMMES) S'OPPOSENT A L'INDUSTRIE DU SKI DE PISTE, OU EST-IL, AU CONTRAIRE, LA DERNIERE ARME DE CES HOMMES POUR VIVRE AU PAYS TOUT EN Y CONSERVANT L'INITIATIVE?

PARTICIPENT AU DEBAT R. CHALON, PRESIDENT DE L'ASSOCIATION NATIONALE DES CENTRES ECOLOGIQUES ET FOYERS DE SKI DE FOND; A. GATINEAU, MAIRE DE CERVIERES; P. IMBERTY, RESPONSABLE DU FOYER DE LA VACHETTE ET RESPONSABLE REGIONAL DE LA FFS; J. PINONCELY, RESPONSABLE DU CENTRE-ECOLE "LA DECOUVERTE" A NEVACHE; W. RABINOVITCH, ANCIEN MAGISTRAT; J-G RAVARY, GUIDE.

Pistes et traces

Tr. : Mais le ski de fond n'est-il pas aussi un ski de piste? Est-ce qu'on peut prendre contact avec la nature sur des pistes tracées à cet effet, en suivant le bon sens, en sautant vite de côté pour laisser passer le skieur plus expérimenté... avec le code de la route?

J.P. : Il ne faut pas mélanger les sujets. Il y a le ski de fond, qui exige une trace excellente, parcourue dans un seul sens, avec une discipline de la trace. Le ski de promenade c'est autre chose. On va se promener où l'on veut et comme on veut. Ce sont deux choses complètement différentes. Alors pour le ski de fond il faut ce qu'on appelle des stades de ski de fond, pour que l'on puisse faire un excellent ski. Mais ça ne sera jamais tracé partout et on pourra heureusement encore se balader.

Il faut se garder d'utiliser le mot "ski de randonnée", qui a une signification totalement différente selon celui qui la prononce. Pour les uns c'est le ski de haute montagne, la "rando", pour les autres c'est le ski de fond et ça n'a aucun rapport.

P.I. : La distinction de Pinoncelly entre le ski de fond et le ski dans la nature, n'est pas comprise par tout le monde. Le monsieur qui va se promener avec son chien sur la piste, ne comprend pas que sa place n'est pas là. Les gens ne comprennent pas qu'il y a une différence entre les pistes qui sont tracées et qui servent à faire du ski de fond et la nature, qui tend les bras et où on peut aller avec son chien. D'autre part je pense que les pistes ont un avantage: dans une vallée aussi innocente que celle de la Clarée, s'il n'y avait pas une trace bien marquée, des flèches, un plan des pistes, l'idée qu'il n'y a pas de risque, que la piste est ouverte, qu'il n'y a pas de danger d'avalanche, les gens ne se sentiraient pas rassurés. Tout le monde ne vient pas faire du ski de fond de haute volée.

Tr. : Comment voyez-vous l'avenir des pistes tracées?

P.I. : Dans un domaine restreint, par rapport aux possibilités de la nature, je pense que ça reste une né-



cessité.

J-G.R. : Ne croyez-vous pas que vous allez fabriquer des assistés ou les consommateurs comme en ski alpin?

J.P. : Mais non, on fabriquera des skieurs de fond.

P.I. : Pour l'instant on répond à leur demande et je ne pense pas qu'on les conditionne spécialement. Il y a ceux qui ont débuté sur des pistes et qui maintenant se promènent dans la nature. Il y a ceux qui ne sortiront pas des pistes, qui ont besoin des pistes pour être sécurisés...

J-G.R. : Non pas seulement sécurisés mais assistés. Je pense que l'évolution du ski tracé, comme elle s'est faite actuellement, va nous mettre en présence très rapidement de gens assistés, consommateurs, comme en ski alpin. C'est très grave et c'est pour cela qu'au niveau de la clientèle les motivations sont différentes.

W.R. : Il y a obligatoirement un service de secours dans toutes les stations, mais il n'y en a pas de prévu pour le ski de fond, puisqu'il se pratique généralement en milieu rural.

P.I. : Le problème est le suivant: les associations tracent des pistes, n'importe qui peut y aller et nous sommes responsables des gens qui vont dessus.

J-G.R. : Est-ce que vous ne croyez pas qu'on va demander aux associations de prendre de plus en plus de responsabilité dans le domaine de la sécurité?

P.I. : Oui, c'est à craindre.

J-G.R. : Est-ce que les gens ne vont pas venir un jour vous dire: "j'ai payé un franc et il y a des trous sur la piste..." comme cela se passe en ski alpin?

P.I. : Absolument.

J.P. : Le ski de fond nécessite une piste; s'il n'y a pas de piste il n'y a pas de ski de fond.

Tr. : Cela va devenir exactement comme le ski alpin: la neige est un équipement. Les gens ne vont pas à la montagne, ils sont sur la neige. Est-ce que le ski de fond ne signale pas la présence du système touristique dans les zones "enclavées"?

J.P. : J'espère que non. Je pense qu'il faut déjà apprendre la technique pour être capable ensuite de prendre sa liberté.

J.-G.R. : Oui, mais est-ce qu'on ne risque pas d'arriver aux mêmes catastrophes qu'en ski alpin, avec le ski hors piste et le ski sauvage?

Tr. : On pourrait discuter également de cet apprentissage des gestes qui ouvrent sur la liberté. C'est ambigu.

P.I. : Qu'est-ce qu'on a vu pour le ski de piste? Il y avait des pistes en général pas trop bien damées et quand on voulait aller en poudreuse personne ne vous en empêchait. Actuellement, quand on veut aller en poudreuse sans être gêné par les autres, il faut y aller pendant qu'il neige ou très tôt après la chute de neige. Autrement dit c'est le ski de piste qui a amené les gens à éprouver le besoin, par réaction peut-être, d'aller en pleine nature. Eh bien le jour où il y aura saturation, les gens qui auront acquis un minimum de technique iront moins sur les pistes et seront bien contents d'aller ailleurs.

J.-G.R. : Mais il ne s'agit pas de connaître une technique, mais de s'intégrer au milieu, de connaître la montagne. En ski de piste, il y a 20% en plus de victimes d'avalanches chaque année, depuis quatre ans, parce que les gens ont la technique, les jambes mais pas la tête ni la connaissance du milieu.

J.P. : Oui, il y aura les accidents.

Tr. : D'où une réglementation.

R.C. : C'est un des charmes de la liberté de temps en temps d'avoir des pépins.

Tr. : Mais dans notre société, quand il y a trop de pépins, on demande des lois, des règlements, des secours...

La liberté se gagne? Est-on vraiment sûr qu'il faille passer par ces rituels, ces apprentissages de gestes? Est-ce que la liberté se codifie?



VIVRE AU PAYS

Démantèlement du droit de propriété

Tr. : Comment ça va se passer quand les gens vont commencer à mettre des barbelés sur leur terrain?

W.R. : Il n'y aura pas de solution tant qu'une loi n'indiquera pas que le revêtement neigeux constitue un phénomène de domanialité publique, où tout le monde peut passer. Pour l'instant le propriétaire d'une parcelle sur laquelle passe une piste de fond est en droit d'aménager un barrage. Ça c'est fait dans toutes les stations de ski alpin et par exemple, la station de Praloup a dépensé des sommes folles pour acheter le droit de passage.

R.C. : Le danger existe en ski de fond. Un exemple: sur la commune de La Clusaz, en Savoie, se développe une zone de ski nordique au fond d'une vallée, la vallée des Confins. Au bout de cette vallée il y a un col et de l'autre côté toute une zone d'alpages, qui appartient à des privés. Ces gens-là tracent des pistes et on paye. Nous, nous ne pouvons accepter le péage. Il va à l'encontre de l'éthique du ski de fond.

W.R. : Il y a une solution intermédiaire: la présence du Maire dans les Associations parce qu'il dispose au moins des terrains communaux.

A.G. : Par le Plan d'Occupation des Sols on arrive aussi à interdire les clôtures.

W.R. : Je l'ai proposé pour le POS de Névache. Le Commissaire enquêteur a déclaré que c'était un problème national que l'on ne pouvait pas résoudre sur le plan local. Un jour il faudra arriver à une sorte de démantèlement provisoire, temporaire et conditionnel du droit de propriété. Actuellement le POS recommande dans certaines zones naturelles et protégées, l'interdiction de clôtures. Cervières a commencé en 1951, en ordonnant dans son plan d'aménagement, l'interdiction des clôtures.

R.C. : Cet abandon de la propriété serait temporaire, suivant la durée du manteau neigeux. Il faut donc recenser les zones nordiques.

R.C. : Gâtineau, vous qui êtes Maire d'une commune où l'activité hivernale était quasi-négative il y a 7 ou 8 ans, vous avez vu l'évolution de vos structures. Qu'est-ce que vous en pensez?

W.R. : Vous avez misé sur le ski de fond.

A.G. : Oui, parce qu'il n'y avait que deux solutions pour l'avenir; on voulait pas de l'autre (la grande station) et comme il n'y avait pas de troisième, alors... Le ski de fond est un outil et on s'en sert. Ce qui est le plus important c'est notre association locale de fond, composée de gens du pays qui veulent faire vivre Cervières. On nous aurait demandé de faire des casseroles on aurait peut-être fait des casseroles...

W.R. : Pourquoi n'avez-vous pas voulu à Cervières d'une station de ski alpin?

A.G. : Parce que les gens du pays étaient attachés à un genre de vie. C'est une commune agricole, la dernière du Briançonnais, où il y ait des agriculteurs à 100%. Partout ailleurs ils travaillent aux remontées mécaniques ou autre part.

W.R. : Il y avait un grand projet, des possibilités de liaisons mécaniques avec la station de Montgenèvre et les stations italiennes. Pourquoi la population a-t-elle refusé?

A.G. : Parce que c'est une population d'agriculteurs; les terres peu pentues, accessibles par la route ou l'on voulait bâtir la station sont aussi celles qui sont les plus riches du point de vue agricole. Donc c'était l'un ou l'autre. C'est une population qui a été un peu triée par le fait que le village a entièrement brûlé en 1944. Ceux qui sont restés ce sont ceux qui tenaient à ce genre de vie. Dans d'autres villages les gens sont restés par la force de l'habitude, à Cervières, ceux qui sont restés, il leur a fallu faire de gros efforts: les premières maisons qui ont été reconstruites l'ont été 7 ans après la destruction. Ça a sélectionné une population qui était encore plus accrochée à son mode de vie que dans d'autres communes. C'est peut-être pour cela que le village s'est défendu et que le Conseil Municipal a pris cette décision.

Tr. : La saison prochaine vous ouvrirez un Foyer de ski de fond. Quels obstacles avez-vous rencontrés?

A.G. : Le Conseil Municipal a pris la décision de réaliser un Foyer de ski de fond. Nous avons eu une hostilité énorme des "émigrés". Ils ne veulent pas que leur commune change. Il faut que le village reste celui de leur enfance. Ils ont remis sur le tapis aux dernières municipales de faire des remontées mécaniques et on a voté pour le Foyer de ski de fond à une séance où pour la première fois il y avait 30 personnes dans la salle de la Mairie, dont toute la jeunesse du pays. La décision a été arrachée à une voix près. Les gens du pays qui vivent à Cervières sont minoritaires maintenant sur les listes électorales.

W.R. : La résistance à vos projets est-elle venue des "émigrés" ou de la part des résidents secondaires?

A.G. : Non, le résident secondaire pur, celui qui vient ici sans attaches, celui-là est discret le plus souvent. Ce sont les "émigrés" les plus gênants, parce qu'ils ont le pouvoir politique. Ils détiennent la terre, de fait ils détiennent le pouvoir électoral. Ces gens-là ne veulent rien. Ils ont été contre la grande station, ils sont contre l'alternative qui est de faire du ski sans remontées mécaniques et de l'agriculture, alors que voulez-vous faire, il faudrait que ça reste comme dans leur enfance... Il faudrait changer la loi électorale.

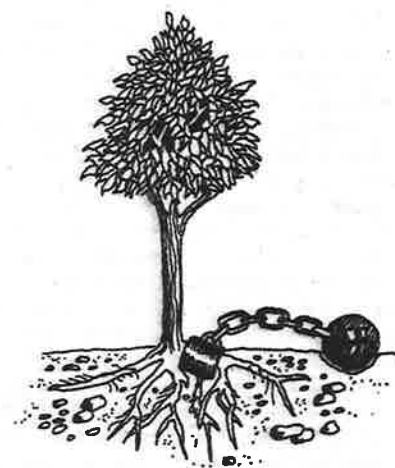
W.R. : Ils ne veulent pas que ça change, mais ne désirent-ils pas aussi que les terrains augmentent de valeur?

A.G. : Ils veulent construire partout. C'est la spéculation. Les promoteurs je m'en fous, ce sont des gens qui font leur métier. Si on veut leur résister on peut le faire. Ils n'ont pas le pouvoir politique les promoteurs. Les "émigrés" eux, veulent construire. Ils cherchent à l'imposer parce qu'ils ont le pouvoir électoral. Ce sont effectivement les jeunes du pays qui ont fait basculer le projet.

W.R. : Pour la première fois on a vu des jeunes du pays venir assister au Conseil Municipal et exercer une pression silencieuse.

A.G. : Le foyer n'est pas encore ouvert. On va l'ouvrir le 1^{er} juin, avec 7 permanents et 5 temporaires. 7 permanents ça fait 7 familles. Ça fait 30 personnes au pays, ça change l'évolution démographique.

Propos recueillis par L.M. et R.S.



CATASTROPHILM

AVALANCHE, de Corey Hallen, avec Mia Farrow, Rock Hudson, Richard Forster.

Et rien ne nous sera épargné! Les arachnides dévastatrices, les squales meurtriers, la terre qui tremble, les raz de marée, les trains fous, les avions qui s'abîment, les tours infernales, les barrages qui cèdent, tout ça on connaissait. Et maintenant, la montagne vengeresse, criminelle, la neige venimeuse, l'avalanche en un mot, dont Corey Hallen fait le titre de son film.

Rock Hudson est Shelby, "the great man", "the genius", le "king" de la montagne. Il a réalisé l'oeuvre de sa vie: une super-station de ski. Et pourtant, ce héros n'est pas tranquille: des problèmes sentimentaux (comment renouer avec son ex-

femme?), financiers et écologiques (?) l'assaillent. Un de ses amis, porteur de la solution à ses problèmes financiers, s'écrase en avion sur un sommet, déclanchant ainsi l'avalanche qui ravage la station.

On peut dire qu'il y a deux types de films-catastrophe. Celui qui ne propose que le spectacle de la nature déchaînée (Tremblement de terre), folle, incontrôlable et celui qui désigne une responsabilité humaine à l'origine de ces déferlements, de ce trop-plein de nature qui se déverse sur une société d'apprentis-sorciers. La Tour infernale et Avalanche sont de ce type. Mais dans Avalanche, la réponse à la question "pourquoi les avalanches tuent-elles?", question bi-

en différente de "pourquoi y a-t-il des avalanches?", est étouffée par un fatras sentimental dérisoire, par une avalanche de coups de (mauvais) théâtre sentimentaux. C'est avec soulagement qu'on assiste enfin à l'avalanche, la vraie, celle qui balaie une société d'une vulgarité que seuls les riches osent encore afficher. Finalement, quand Shelby se reconnaît comme seul responsable de la catastrophe en buvant du champagne, on a envie d'éclater de rire, alors que cette image de la fatalité est pourtant bien vraisemblable.

Dans Avalanche, même ce qui fait le (pâle) intérêt de ce genre de film est raté, à savoir le grand spectacle, les grands moyens, un certain luxe de détail. Tous les ac-

teurs ont dès le début l'air au courant de ce qui les attend, ils partent battus d'avance; la superstation semble ne compter que 20 habitants, et si l'avalanche avait pu être filmée en intérieur, nul doute que cela aurait été fait.

Bref, pour ce qui est des sports d'hiver comme théâtre mélo, la fiction n'arrive même pas à rejoindre la réalité; même construite, jouée, la société mise en scène dans Avalanche ne parvient pas à égaler cette société fossile, résiduelle d'un monde dépassé, qui se donne à voir, avec ou sans avalanche, lors de cette représentation qu'on appelle couramment "sports d'hiver".

D.S.

Massif Central:

LA NEIGE N'EST PAS BLANCHE POUR TOUT LE MONDE

Un coup de main à la pâte, en ce jour de début d'année était le bienvenu dans cette ferme de montagne. En effet, les dégâts causés par l'abondante chute de neige obligeaient le fermier à traire ses vaches de façon peu normale, une à une, à l'aide du tuyau d'échappement de son tracteur, faisant ainsi fonctionner la trayeuse mécanique tant bien que mal!

Beaucoup de travail donc et à 10 h comme il est de coutume, on rentre prendre un café et un casse-croute juste le temps de souffler... Le poste de télévision dans un coin, marmonnait tant et plus. D'ailleurs c'était R. Barre qui parlait, branché sur un cours d'économie. Il parlait de relance économique, de redressement...

Enfin, il parlait tout seul, car les gens à ses côtés, sont de ces paysans qui ont compris qu'ils n'ont rien à attendre d'un tel ministre... Si quelquefois ils s'arrêtent de parler ou de manger pour le regarder c'est pour sourire: "En France, on a peut-être pas de pétrole mais, mon vieux, on a de sacrés rigolos!"

Puis la discussion reprend là où elle s'était arrêtée: histoire de facture qu'on avait oubliée ou le gosse qui a de nouveau déchiré son pantalon à l'école et à qui il faudra en acheter un neuf: "Mieux vaudra finir par ne plus l'envoyer en classe", ou Grisette "qui n'a pas retenu son veau" ou le tracteur qu'il faudra de nouveau remettre en

charge pour qu'il puisse démarrer. Aucune allusion à la fête de Noël: pour cause, personne n'avait eu le temps de courir dans la forêt pour couper un sapin, moins de temps en core pour le décorer; et le matin il a fallu traire comme chaque jour: la fête fut courte pour les enfants.

Et aujourd'hui aussi, on n'a guère envie de sourire même en regardant Barre à la télévision. Le dernier des enfants, à califourchon sur un jouet de ses aînés, pleure... Il est malade... Un gros rhume... "Faut bien dire que ce n'est pas la première préoccupation, mais un enfant malade, c'est un enfant malade, c'est triste..." "Oui, surtout lorsqu'on est père ou mère

on a envie de la consoler, de prendre son mal pour soi.

Et au moment où Barre annonce que le redressement économique dépendra de l'exigence des travailleurs à propos de leurs salaires et qu'il insinue qu'il ne "faudra pas trop en demander", la mère prit son enfant dans les bras en lui disant ces mots qui m'ont arraché l'oreille tant par leur dureté que par leur vérité: "Tu vois, mon petit, tu meurs et Barre il en a ri-en à foutre".

Tendresse d'une mère impuissante. Le père, lui, reprit le chemin de l'étable. On l'entendit, peu après, engueuler ses vaches: il continuait à traire...

Marc P.

FIGARO - CI, SOISSON - LA

Populaire, vraiment populaire dans les faits cette journée du ski de fond organisée en Isère le dimanche 14 Janvier dans six communes, dont celle d'Autrans. Au choix, des parcours de 5, 10 et 20 km que se "disputent" joyeusement près de 2000 personnes venues là pour faire du sport, tous âges et catégories. C'est du moins ce qu'on croit, car le lendemain, le journal "Le Figaro" consacre son article aux personnalités qui ont assisté et participé aux épreuves de la Foulée Blanche: dans cet encart, 15 lignes pour les personnalités et 9 pour les deux mille "inconnus du Figaro". C'est vrai, j'avais oublié que cette Foulée Blanche était patronnée à la fois par Le Figaro et la Société Générale! Douloureux rappel que ce ne sont que les personnalités qui font l'information et surtout que le peuple n'est bon qu'à déposer anonymement son argent dans la banque pour qu'il soit en effet dépensé (d'une façon personnalisée) par ces personnalités... qui seules encore une fois ont fait que cette course était une course. Les deux mille personnes ne faisaient qu'un agréable décor

FINANCES créneau porteur



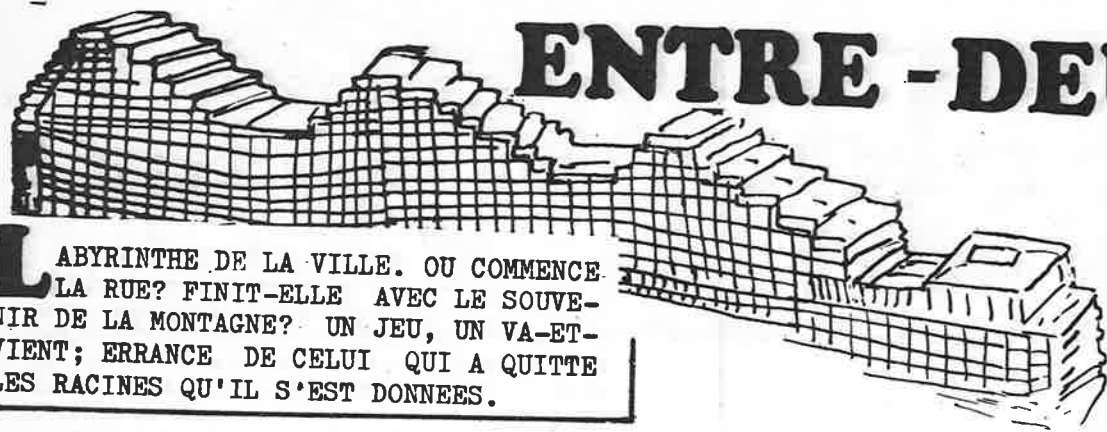
Qui parle de la montagne en crise? A en croire cette annonce publicitaire payée par la banque La Hénin (1) tout va très bien: "Aujourd'hui dans un marché immobilier déprimé la montagne demeure un créneau très porteur, malgré l'envolée des prix qui évoluent entre 4500F dans les stations familiales de moyenne altitude et 12000F dans les stations les plus prestigieuses!"

On appréciera surtout ce "malgré...! Pauvre banquier, bien à plaindre d'avoir à faire des surprofits contre son gré! A moins que ces messieurs de la haute finance s'étonnent qu'avec un créneau aussi porteur il n'y ait plus un seul montagnard capable de rester sur place, car il est désormais impossible de s'y loger pour les autochtones.

Vidéo, la montagne est une terre à coloniser, l'investissement rapporte puisqu'on "part de rien", puisqu'on dépossède, puisqu'on chasse les "indigènes" tout juste bons pour aller chomer en ville. On ne s'intéresse d'ailleurs au déneigement et à l'amélioration des conditions de vie en montagne que s'il y a un touriste. Tout pour l'occupant, rien pour l'occupé! Pas de travail en tout cas malgré ces créneaux porteurs.

Comme dans tout téléporteur il y a une benne qui monte et une benne qui descend; dans la première montent les spéculateurs, dans la seconde descendent les montagnards qui, eux, vivent en effet dans un "marché immobilier déprimé"!

(1). Montagne Magazine, N°2, page 78.



ENTRE-DEUX

transhumances n° 5 - 11

L ABYRINTHE DE LA VILLE. OU COMMENCE LA RUE? FINIT-ELLE AVEC LE SOUVENIR DE LA MONTAGNE? UN JEU, UN VA-ET-VIENT; ERRANCE DE CELUI QUI A QUITTE LES RACINES QU'IL S'EST DONNEES.

Accroché une fois à droite, une fois à gauche! Je piétine. On me pousse... Bout ce monde sur le trottoir, non ce n'est pas possible. On n'avance pas, je marche sur les pieds de quelqu'un... Et oui, c'est Noël qui approche, alors les gens ils font les vitrines. Pas moyen d'avancer... Où est-il le temps où tu te promenais tranquille sur des sentiers de montagne colorés de l'automne des mélèzes, là-bas dans mon pays.

Ici impossible de mettre un pied devant l'autre sans tomber le nez sur les épaules, ou le bras, ou le cul, ou la poitrine de quelqu'un. Bientôt ce sera plus dur de traverser ce trottoir, que de gravir la montagne, derrière mon village. Cela me rappelle seulement le zoo ambulante des lèche-vitrines des stations où des touristes s'entassent pour se skier dessus. - Encore!...

Alors merde, il se décide lui, à gauche ou à droite. Et elle, c'est pas la peine de me foutre un coup de panier. Le mioche, il est marquant mais s'il suivait sa mère, cela m'éviterait de lui marcher sur les talons... Ça y est, je l'ai dépassé. Et lui encore; lui, c'est lui, je ne sais pas qui c'est, je ne lui vois que les omoplates sous un veston de velours. Salut Milord!... Je passe et repasse. Je dois commencer à prendre l'habitude, j'arrive maintenant à me faufiler entre

ces visages de statues. De plus en plus vite pour ne pas les heurter. Je passe au millimètre, frôle, évite, accélère encore pour ne pas cogner celui qui vient en face. J'en double ainsi des dizaines à toute allure, je cours maintenant. Les gens se prennent en pleine figure mon écharpe qui flotte derrière moi, elle n'arrive plus à me suivre. Je double, je double, j'avance, je zigzague, je slalomme. Un peu comme des champions en ski, chez moi, qui s'amuse à passer de plus en plus vite entre des piquets pour jouer, pour gagner, pour se tuer, s'achever, se fatiguer. C'est plutôt con comme jeu. Non? Faire ça par plaisir et en plus sur des skis!... Mais, aïe! "La déconcentration est fatale". Parti dans des considérations sur ces pantins de la compétition, j'en ai oublié le trottoir. Veuillez m'en excuser. Non, je n'ai pas heurté quelqu'un. Ce foutu parcmètre, bon sang, qu'est-ce qu'il a à faire ici? Non de qu, faut pas déconner, il y a assez de gens quand on apprend à marcher. Pas le bol, ils me font tous chier, les gens, les parcs-mètres et leur immobilité; je passe "carrement" sur la chaussée.

Là, tranquille, il peut avancer à bon pas. Comme il veut. Seules les voitures, libérées du feu rouge forcent droit sur lui. Elles passent à dix centimètres, soufflant l'écharpe, par

l'arrière qui s'envole comme un drapeau qu'il porterait fier de son allure. Il regarde les voitures avancer juste en face de lui; inquiet à la première. Mais qu'est-ce que dix centimètres, ceuse qui le séparent du choc? Dix centimètres sur sa montagne, il sait ce que c'est: y'a de quoi tailler mille et une prises dans une paroi lisse, y'a de quoi se reposer tranquillement après un passage difficile. Dix centimètres, on y met les deux pieds, on y met toute sa vie, son repos, son équilibre, sa profession. Alors ici, il n'y a pas de raison, ces dix centimètres seront aussi sûrs que sur la montagne qui est tellement plus délicate et subtile.

Mais il n'avait pas compté sur la "commerie" des automobilistes. Un machiniste nerveux lui envoya par trois fois ses phares dans la figure. Plus un coup de klaxon strident dans les oreilles. Ça l'a réveillé d'ailleurs ce coup de klaxon. Non, il ne dormait pas mais il rêvait déjà, il avait pris les appels lumineux pour les éclairs d'un orage. Un orage comme il n'en avait jamais vu dans sa montagne. Au bivouac, sous une pierre, à suivre le roulement du tonnerre sur les parois des alentours ou à compter les kilomètres qui les séparaient

du sommet fourchagé. Comme ce jour, dans le cirque que forment la face Ouest des Écrins et le Coolidge. En haut de la moraine, d'un seul coup, un éclair sur le sommet de La Barre. Juste le temps

de sortir son duvet, de se coincer sous une pierre et de rabâcher sa couverture de survie. Il s'était mis à pleurer violemment. Pas même le temps de braffer; il s'était mis à écouter le grondement se répercuter d'abord dans le cirque où il se trouvait, puis au loin sur les parois d'éléphante et du pic Sans-Nom.

Il sentait petit à petit l'eau pénétrer son duvet. Et vers minuit, il fut pris de panique, un bruit sourd et continu se propageait. Au début, il crut que c'était l'orage, mais il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre le danger.

Ça ressemblait plutôt au fracas d'une avalanche ou d'une chute de pierre. D'un coup, il fut hors de son duvet, en chaussette sur la pierre mouillée. Il ne devait pas se faire prendre dans son bivouac, comme une souris dans son piège. Debout, il n'était pas plus en sécurité mais il verrait venir le danger, face à lui. Il faut toujours faire en sorte que la montagne n'attaque pas en traître. Mais il ne voyait rien : la nuit était trop noire. Des minutes passaient et il s'aperçut qu'il avait froid au pied. Au bout d'un moment, il comprit qu'il n'apprendrait rien avant le jour et se recoucha, inquiet cependant. La pluie avait cessé et le grondement disparut. Ce n'est qu'au matin, quand il quitta son duvet dans la lumière blafarde de l'aube qu'il réalisa que ce bruit sourd, c'était un torrent de boue qui était passé à quelques mètres de son bivouac. Comment avait-il fait pour ne pas le voir? Il ne savait pas, mais il l'avait échappé belle.

Calmement il avait rangé son bivouac. Un dernier regard à la face qu'il aurait dû gravir, s'il n'avait pas été fatigué par une nuit sans sommeil. La face était pla-

trée par la neige qui s'était accumulée lors de l'orage; il n'avait pas de regret de redescendre.

Et, aujourd'hui, perdu sur la longueur de ce boulevard, la rumeur de la ville et le grondement des voitures lui rappelle ce bruit sourd du torrent qui faillit l'emporter...

Un klaxon strident le ramena à sa réalité. Il quitta la chaussée sans savoir pourquoi et entra dans un "troquet" pour éviter la foule qui circulait sur le trottoir et dans laquelle il ne peut respirer.

Marc P.

(à suivre)...

LE CORPS DU TECHNOCRATE

J.P. Soisson, ministre de la Jeunesse, des Sports et des Loisirs a des problèmes avec l'image de son corps. Nous l'avons précédemment vu apprendre aux Français à mettre un pied devant l'autre, voilà maintenant qu'il les encourage, en se donnant comme exemple, à pratiquer le football, le cross, le tennis, le ski. (Le Journal du Dimanche, 5.11.78).

La délicate fonction qu'il assume est l'une de celles où il est impératif d'exprimer par le corps une compétence particulière, alors qu'il ne viendrait à l'idée de personne de se demander si tel ou tel obscur et besogneux sous-secrétaire d'Etat aux Colonies est réellement qualifié pour la tâche exaltante de dénicher les sauvages pour le salut de l'Occident chrétien. Non, cela va de soi. ENA donc omniscient, omniscient.

Mais la Jeunesse et les Sports nous ont habitués à de beaux gaillards, tous modestes comme Mazeaud, aussi Soisson doit-il soigner son image corporelle.

Ceci donc pour en finir avec les images faciles des technocrates désincarnés. Non, les technocrates ont un corps, ce sont des hommes normaux, ce ne sont pas (tous) des ectoplasmes. Cela restera à l'actif du ministre Soisson; à défaut d'un Everest, un corps replet et satisfait.

liseuse

FAMINE

COMMENT MEURT L'AUTRE MOITIE DU MONDE, de Susan George, un livre qui aurait dû être un événement mais qui, paru début 78, n'a trouvé autour de lui qu'un assez inquiétant silence.

Une des raisons de cette indifférence, c'est la banalisation des informations sur la famine, le pillage du tiers-monde et le fossé qui se creuse entre les pays riches et les pays pauvres. Tout se passe comme si l'Occident avait une capacité illimitée d'absorber et d'oublier les idées et les faits qui le désignent comme l'exploiteur du monde. Toute information est ainsi traitée qu'elle lasse sitôt qu'on la répète. Et l'Occident préfère divulguer ces informations, les publier, même sous forme de livres, afin de soulager sa mauvaise conscience sans renoncer à ses privilèges.

Les grands maîtres de l'information sont aidés dans cette banalisation de la famine par tous ceux, souvent bien intentionnés, qui pratiquent le mélodrame et la sensiblerie à outrance, croyant par là atteindre et émouvoir davantage les consciences ensommeillées. Mais les larmes de crocodiles sèchent vite dans le bal des mass-média.

Le livre de Susan George est aux antipodes de ces positions. Il n'a pas besoin d'images faciles pour démonter les mécanismes politiques et économiques de la malnutrition. Ses sources sont sûres, ce sont les sources américaines, celles de ceux qui mettent précisément au point l'arme agricole et perfectionnent la domination économique des Etats-Unis, avec la complicité des Etats occidentaux et des organisations internationales.

En ce sens ce livre doit être une "boîte à outil". Il a été écrit pour être "piraté" par tel groupe ou telle association désirant approfondir un point particulier, parce que, en l'état actuel, il est plus important d'étudier les puissants et les riches que les pauvres et les défavorisés, parce que ce qu'on écrit sur ces derniers se retourne inmanquablement contre eux et que les multinationales manoeuvrent à l'aise toute information.

Mais, dans le cirque capitaliste de l'édition, les livres passent. Moins on hurle avec les loups et plus on y occupe une place éphémère.

Ed. Robert Laffont, 1978, 400 pages.

ENFANCE

L'enfance, ce regain de l'hiver
Rose enfance, de Gisèle Bienne, aux éditions des Femmes, 128 pages, 10 F.

L'enfance, comme un tricot, des mailles perdues, des fils partout. Pas de centre dans la mémoire. File la mémoire comme les mailles perdues d'un tricot. Comme les membres désarticulés d'une poupée. Par le cou, on voit l'envers des yeux.

Enfance. Toujours une maison, un nid, des cachettes, des images, des livres qui font voir, sous la poussière, des enfants sages en vacances et des mamans pleines de dentelles. Grenier, fentes habiles, tout voir: "habiter tous les lieux".

Tout est univers: la chambre papa maman, les cris, la merde, ça gueule souvent, l'écurie, "l'autre le plus fou", la ferme, le ventre.

C'est comme ça la mémoire. Tantôt l'incohérence, tantôt l'enchaînement rigoureux des images. Traire les vaches, la cuisine, maman, les frères, l'école. Maman ne supporte plus la vie ni les enfants à répétition. L'univers cruel et douillet éclate. A qui parler? Qui comprendrait?

Alors la maladie c'est le refuge, c'est le rose (la rose) perdu(e) de mes crayons de couleurs, le cauchemard recouvre le rêve, indifférence. "Si vous m'aviez aimée d'amour à cet âge-là, moi, aujourd'hui, sans la savoir, je vous l'aurais rendu".

La petite fille rencontre le monde de sa hauteur. Plus haut, les adultes qui la voient à peine, plus bas, entre les chaises, les petits frères jouent. Les regards sont comme ça, en escalier. Qui peut comprendre qui?

L'enfance, l'hiver, la mère, la maison. "La ferme immense sans frontière". Et tant de tendresse, d'amour, pas à donner mais à rendre. Qui en voudrait?

"Enfance, fabuleuse errance, ma chair est un curieux mélange".

